

Il Volantino Europeo n°9

Août 2005

Bulletin internautique de l'Association Piotr-Tchaadaev



Szigliget (lac Balaton, Hongrie, juillet 2005)

©Jean-Yves Feberey

Editorial : Retours sur le Danube

La deuxième édition du Colloque de Budapest a été un succès, tant par l'affluence venue des deux pays, que par la diversité et la qualité des interventions, qu'elles soient musicales, visuelles ou verbales. La visite de Lipot mezö, remarquablement organisée par Krisztina Major et nos collègues hospitaliers (aux deux sens du terme...), a été l'occasion de connaître une psychiatrie hongroise qui a évidemment su intégrer les apports récents de la psychopharmacologie et produire des travaux épidémiologiques originaux, mais tout en gardant les éléments de sa tradition institutionnelle qui n'étaient bien sûr pas ceux du communisme. L'année prochaine, le cinquantième anniversaire des Evénements de 1956 pourrait être l'occasion d'aborder l'histoire de la psychiatrie en Hongrie, et d'esquisser des comparaisons avec la France de la même époque. C'est en tout cas un thème que nous proposons déjà pour les **Troisièmes Rencontres Franco-hongroises de Psychiatrie et de Psychanalyse** qui auront lieu à **Budapest les 25 et 26 mai 2006 (Ascension)**, toujours à l'**Institut Français** de la capitale hongroise, que nous remercions à nouveau de son accueil. Patrick Debut et Laszlo Dankovics ont été des alliés toujours très disponibles et le succès des deux premiers Colloques Piotr-Tchaadaev doit énormément à leur concours. Enfin, nous voudrions également remercier tous nos collègues et amis, de Hongrie comme de France, qui ont présenté un travail ou simplement manifesté leur intérêt par leur présence assidue, et permis ainsi que notre rencontre connaisse une suite.

Hommage à Théophile KAMMERER.

J'ai assisté le jeudi 12 mai 2005 (Saint Achille) à la Célébration de l'adieu à T. K. par une belle journée de printemps à la paroisse Saint-Pierre-Le-Jeune (catholique) de Strasbourg. J'ai participé avec émotion à la communion de pensées en hommage à notre professeur et tout en écoutant les extraits de la bible choisis avec soin, notamment les *Béatitudes*, j'ai retracé les étapes de ma vision du chemin de vie du vieil enseignant. Mr KAMMERER s'était vu honoré par ses pairs le 15 octobre 1982 par la dédicace d'un volume de « Mélanges » réalisés par ses collègues et ses élèves sous la forme d'un épais polycopié de 595 pages. L'introduction y était l'œuvre de Lucien ISRAEL qui rappelait solennellement son courage: « Jamais il n'accepta de compromis. Et dans le vie civile comme pendant la guerre il ne se laissa jamais détourner de son chemin. » Comment ne pas songer là à la première lecture de l'Adieu du 12 mai 2005 : Premier livre des Rois 19,9-16 qui se termine par l'encouragement de Dieu au prophète ELIE, qui doute : « repars vers Damas par le chemin du désert ». Je l'avais juste prêté, ce « Mélanges » à un de mes patients pour l'article consacré à « l'affaire GARY-AJAR », par CROUFER père et fils. J'avais bien retenu le sens du nom GARY qui veut dire en russe: « brûle » (mode impératif du verbe brûler) et celui de AJAR, qui toujours dans la même langue, signifie « braise ». Notons au passage que GARY est né en Lituanie en 1914 et notre professeur en 1916.

Je me souvenais bien des leçons du mardi qu'il donnait avec tact dans l'amphithéâtre de la clinique psychiatrique, de sa voix posée et sur un ton toujours égal et bienveillant. J'avais été marqué par le témoignage d'un jeune homme frappé par des obsessions extrêmement invalidantes que j'avais croisé quelques jours plus tard, après la présentation, cherché en permission par ses parents, probablement un vendredi vers 17Heures. Je me souviens m'être identifié à ce patient, par l'âge. Je me souviens avoir été malheureux pour lui d'être à ce point aliéné par les rituels et avoir voulu croire en la normalité de ses rapports avec ses parents en voyant la famille réunie et en la pensant pouvoir couler quelques heures de bonheur et de répit. J'ai été sensible à l'hommage du professeur KRESS ; le 12 mai, qui avec sincérité, bienveillance et amitié à l'adresse de la famille déclina les trois qualités du défunt: la distinction et le respect, l'humour et le plaisir du rire ainsi que la sensibilité à la cocasserie des personnes et des situations, alimentée par la compréhension et l'accès à la grossièreté et la crudité du dialecte alsacien, la tolérance qui lui a permis de fédérer sa profession sans éclatement et de participer activement à son humanisation.

Et je me suis souvenu que le professeur K m'avait reçu une fois chez lui le 19 octobre 1984, comme jeune retraité, ayant accepté de répondre à mes questions de thèse (soutenue en 1985) sur l'usage du livre dans les HP: « Il contre-indiquerait formellement les livres de psychiatrie, de psychanalyse, de psychologie et les livres médicaux (aux patients) car tous ces ouvrages ne répondent pas aux questions qu'ils ne manquent pas de susciter, risquant de compliquer les problèmes de leurs lecteurs malades mentaux; il s'agit en évitant (de prêter) ce type de livres d'appliquer autant que possible le principe de « l'unité de l'intervention thérapeutique » réservée aux médecins ». Et puis en réfléchissant à la rédaction de cet hommage, j'ai pensé à mes souvenirs d'étudiant et à tous les articles qu'il avait signés dans « Le Manuel alphabétique de Psychiatrie » sous la direction de Mr Antoine POROT (Affectivité et affects, agoraphobie, anxiété, autosuggestion, autisme,...) ; livre monumental et intrigant supposé révéler tous les secrets et les mystères de l'âme mais qui me laissait parfois sur ma faim, par le caractère désuet de certains articles. Fascination, respect et surprise perplexes caractérisaient ces lectures qui servaient de support aux autres recherches et aux autres lectures. Comment, pouvait-on résumer et analyser (autrement dit, fixer et figer) toute la complexité de ce que les malades tentaient d'exprimer si douloureusement en quelques phrases définitives? Ce POROT me rassurait en me servant de référence et m'inquiétait par son côté livre de sciences naturelles. Et puis, il y avait aussi « le Ey » où j'avais croisé une partie de l'œuvre du professeur, notamment associé à Mr DURAND De BOUSINGEN dans le chapitre consacré à la « physio-kinésithérapie » (page 1175) dont je cite un passage croustillant et prémonitoire : « Ces méthodes (hydrothérapie, massages, vibrothérapies, kinésithérapie, etc.) dont l'empirisme avait consacré la valeur... »... sans parler de l'EMC ?

La mort de notre professeur n'est pas véritablement un « choc affectif » au sens où il le définit dans le POROT à la page 131 mais plutôt la marque du départ et de l'absence d'une vieille connaissance bienveillante, s'assurant discrètement en les y préparant, de l'éclosion des nouvelles générations de praticiens. A 89 ans, fier du devoir accompli, triste et affecté par la disparition de son épouse, il est parti en paix sur les notes du Chant d'Entrée de l'Adieu du 12 mai: « Ami que Dieu appelle / Pour toi Jésus est mort / Et son esprit t'éveille / A l'heure où tu t'endors ». A nous de reprendre le flambeau de la pédagogie du respect des patients et du travail d'orfèvre d'élaboration afin d'être, peut-être, à notre tour, un jour, honoré à l'identique.

Dr Georges-Yoram Federmann (Strasbourg, juin 2005)

Le blog d'Ivan Szegő (extraits)

2005. augusztus 4., csütörtök

- Most jöttünk Peruból, de én Tibetbe szeretnék menni, ő viszont Balira.

- Ó, mi ott már voltunk!

(Menedzser-házaspárokkal vacsoráztam tegnap, még szerencse, hogy ők hívtak meg -ezt csak hitelezőim megnyugtatóására írom le.)

Egyébként Zaitochi barátom kicsit megsértődött, hogy nem neveztem a nevén (igaza van, mert elfelejtettem, hogy a blogon így kell őt hívnom), szóval vele megyünk majd októberben az Oktoberfestre.

szim | 13:54

2005. augusztus 3., szerda

Végül is jól sikerült a búcsúzás a francia ismerőstől, bár a végén megrémített, hogy augusztus végén megint jön. Én nem tudom, hogy neki mennyi szabadsága van, de hát mindegy... Amikor hazaértem, a fáradságtól azonnal elaludtam. Sz. szerencsére nem hívott éjjel, hogy feladatot adjon, úgyhogy végre nyugodtan kipihenhettem magam.

szim | 7:23

2005. augusztus 2., kedd

Ma megírtam az első cikkemet az új munkahelyemen. Aztán bementem a régibe, ott tárgyaltam egy kifutó projektről, amit még befejezek, aztán ebédeltem JB-vel, de szerintem elrontottam a hangulatát, pedig jókedve volt, amikor találkoztunk. Aztán bementem a másik munkahelyemre, ott sikerült egyeztetni pár dolgot, aztán mentem egy haveromhoz

kölcsönkérni, megbeszéltük, hogy együtt megyünk gyúrni szerdán, de aztán kiderült, hogy V. (Metzből) és egy másik volt osztálytársam pont szerdán találkozónak velem. Úgyhogy lemondtam a haverommal, illetve a barátnőjével tervezett programokat, aztán elmentem úszni, ott véletlenül találkoztam V.-vel (Metzből), aztán most találkozom a nizzai francia ismerősömmel, akivel kezdünk kibékülni, amúgy is hazafelé megy... :))) Kb. ennyi, aztán ha hazaérek, dolgozom egy kicsit, bár, hogy mikor, az Sz.-től függ, akivel este 11-kor fogok egyeztetni. Kissé keveset alszom mostanában, fáj a lábam, kevés a pénzem, kezdek melankolikussá válni. Egyébként egy másik osztályból egy megint másik osztálytársam is felhívott, hogy szeptemberben osztálytalálkozó lesz. Egy további haverom mondta, hogy menjünk az Oktoberfestre (eredetileg őt is azért hívtam mert kölcsön akartam kérni) - azt hiszem ez jó túra lesz, mert a sört ugyan nem szeretem, de hipersznob vagyok, és szeretném elmondani, hogy voltam az Oktoberfesten...

szim | 19:38

2005. augusztus 1., hétfő

Kicsit sokminden történt velem az elmúlt napokban: vasárnap elmentem a Kondorosi úti uszodába, és éppen nézegettem az úszókat, amikor az egyik lány hosszasan visszanézett rám, ami nem gyakori eset. (Úgyszólván soha nem történik meg.) Persze kiderült, hogy egy volt osztálytársamról van szó. V.-ről, akiről már április-május táján beszámoltam. Ő az, aki Franciaországban él, és megnézték Rondát, a dél-spanyol (andalúz) városkát, amit ajánlottam nekik. Állítólag kiábrándító volt, mindenesetre ezt már nem az uszodában beszélte meg, hanem egy étteremben, ahol egy és negyed órát kellett várnunk a tűző napon arra, hogy kihozzanak egy hideg gyümölcslevest. Aztán elrohantam Old Schachterhandékhoz, akik előbb jöttek haza Szigligetről. Velük némi félreértések

tisztázása után egy kellemes estét töltöttem, megnéztünk a tévében egy egészen jó Clooney-Jennifer Lopez filmet is.

Hétfőn aztán felbuzdulva a Kondorosi úti találkozás sikerén, újra elmentem az uszodába, aztán bementem az első munkanapomon az új munkahelyemre, ahol fél órát töltöttem, aztán elrohantam a Városházára, ahol vicces párttanácskozások közepébe rontottam be, pedig azt hittem uborkaszazon van. Délután a konditeremben voltam, amelyik Old Schachterhandék házában van, tehát az udvariasság kedvéért megint meglátogattam őket, de ma már elég fáradtak voltak, úgyhogy inkább békén hagytam őket.

Közben JB visszajött Amerikából, és végre tudtunk beszélni, továbbá Kaliforniai Barbie is beszámolt egy meghiúsult tánc tábor gyötrelmeiről (bár őt nem nagyon hagytam szóhoz jutni). Bolgár társalkodónómmal pedig egyeztettük az utazásom időpontját, és még vonatot is kinézett, amelyik passzol a busz megérkezéséhez. Úgyhogy nem panaszkodhatom, tulajdonképpen öt napja folyamatosan csupa kellemes és jó dolog történik velem, és alig veszem észre a negatívumokat. Talán ez annak is köszönhető, hogy egészen megváltozott a közérzetem azóta, hogy sportolni kezdtem.

szim | 21:24

2005. július 30., szombat

Egészen jó napom volt a szombati: Pipacsmezőék előtt meglátogattam a nagyszüleimet, ahol csatlakozott hozzám az egyik unokahúgom (összesen három van), és vele mentünk úszómedencét nézni. A negyven fokban jól esett egy kis hűtés, közben sakkoztunk, 1:1 lett az eredmény Pipacséknál. Közben kiderült, hogy a korábban általam emlegetett jó hír igaznak bizonyult Pipacossal

kapcsolatban, s azt is meg kell jegyeznem, hogy egyre szebb a kéthónapos korhoz közeledő csecsemőjük is!

szim | 23:46

<http://bp.underground.hu/> - ezt a blogot ajánlotta **Suematra** a honlapján. Ritkán klikkelek a linkekre, mert kva lassú a gépem, de aki megteheti, hogy klikkel, az aztán tényleg klikkeljen. Klikk.

szim | 9:18

Tóth Vera-idézet a Nap-keltéből (csakazértis tévéidézet): Most már elértem azt a súlyt, amivel pasizni lehet. (22 kilót fogyott, és tényleg sokkal helyesebben néz ki, egyébként meg tényleg imádom a hangját.)

szim | 8:49

Tegnap komoly ivászatba torkollott a barátaimmal való találkozás-sorozat. Nem volt minden eleme megszervezve, de végül érdekesen alakult... Na mindegy, közben megtudtam, mikor indulnak a buszok Bulgáriába, plusz a bankból sikerült pénzt is felvennem, úgyhogy most már csak némi szervezés kérdése az utazás. Ma Pipacsmezőékhez megyek, a "szomszédjukban" van egy úszómedence, az nem lesz rossz ezen kissé hőségű napon. Gyorsan haza is rohantam Old Schachterhandéktól az úszónadrágomért, mert alsógatyában kínos lett volna a Rózsadomb közepén fürdőzni...

szim | 8:41

2005. július 29., péntek

Szolgálati közlemény: Algériába üzenem, hogy most már annyi e-mail-cim van, hogy nem tudom melyikre válaszoljak, és amúgy visszapattannak a levelek, amiket írok, szóval szeretnék valami biztos pontot Algír környékén...

szim | 10:07

Gyógyulásom jeleként, vagyis, hogy a zuhanyzóban már nem kell üldögnem, szétszedtem egy székét, ami már kissé megviselt állapotban volt a sok víztől. Ez nem volt annyira mulatságos, mint amikor a macskaszagú fotelt szekercével felvagdostam, de így is elégedett vagyok. Most megyek valamelyik adóhivatalba, átütemezni az adósságaimat.

szim | 10:02

2005. július 28., csütörtök

Blogtudósok nyilatkozatát olvastam, és eszerint a tévéműsorokról nagyon ciki írni a blogokon, mert micsoda dolog, hogy valaki másról nem tud írni, mint a tévéről. De bevallom, hogy mindig idegesített, ha megmondják nekem, hogy mit írjak... Szóval, amíg hónapokig be van zárva az ember különböző betegségek miatt, az egyetlen inger, amit kaphat a külvilágtól az a tévé vagy rádió, illetve a telefon. A telefonszámlám meg is többszöröződött ez idő alatt, és tévét is csomót néztem. A blogom pedig nem túl régi, éppen ebbe az időszakba esett az indítása, tehát egy csomó tévéműsorról voltam kénytelen írni. Na mindegy, ezt az egészet csak azért taglaltam ilyen részletesen, mert a mai - nálunk mai, de Amerikában azt hiszem ezt már akár hónapokkal korábban is sugározhatták - Jay Leno-show-ban magyar adás volt: előbb Marishka Hargitay szerepelt, aztán Alanis Morissette (ha jól írtam le a nevét). Bár ez utóbbinál nem hangzott el, hogy magyar származású részben, a Hargitay kapcsán meg lehetett tudni, hogy Jay Leno nem tudja kiejteni a Balatonkenese szót, és ezt ő nagyon érdekesnek találta. Egyébként a Marishka Hargitayt Emmy-díjra jelölték, ha minden igaz.

szim | 23:46

Elhatároztam, hogy lesz majd kommentekre lehetőség, de azzal megvárom az új

munkahelyemet, ahol lesz talán egy rendes számítógépem, plusz a többiek segítenek, hogy hogy kell kommentekre lehetőséget teremteni. Egyébként különböző adóhivatalok fenyegetnek, úgyhogy rendkívül rossz a kedvem. Apámmal vitatkoztam, az mindig beválik, ha rossz kedvem van, garantáltan még rosszabb lesz a hangulatom tőle. Van olyan társalkodónóm is, akit ilyenkor hívok fel, biztos a sikertelenség, és ez a biztonság megnyugvást ad. Mint ismeretes Eric Berne írt az emberi játszmákról egy fantasztikus - de normál embernek csak félig érthető - könyvet, és ebben a negatív játszmák is játszmának minősülnek, amelyek ugye simogatásért folynak, akárcsak a pozitív játszmák, csak persze ezek sokkal értelmetlenebbek. Egyébként nagyon kevés igazán pozitív játszma van, mert az értelmes normális emberek elkerülik a játszmákat, vagy gyorsan véget vetnek neki, a hülyék (tehát az emberek 99,9999999 százaléka - ezt csak én mondom) pedig játszmákba menekülnek, mert ez biztonságot ad nekik.

Én például számos játszmát játszom: elmebeteg vagyok, tehetségtelen/tehetséges vagyok - játszma szempontjából ez tulajdonképpen mindegy, munkahelyeket változtatgatok, szídom a szüleimet, stb. Általában negatív játszmát csinállok, pozitívrá nem nagyon emlékszem. Hát ennyit a vulgár játszmaelméletről (amelyet nem szabad összetéveszteni a játékelmélettel, amiből a közgázon annyit buktam, és amiről azóta annyi cikket írtam).

szim | 21:44

Voltam Susie Cluelesséknél (mármint Susie barátjának lakásában) egy bulin. Susie és P. nagyon kedvesek voltak, de például P.-nek volt egy biciklis balesete is, ami **Susie blogjáról** azt hiszem hiányzik, mint bejegyzés. Úgyhogy a pletykafórumot ezennel itten megnyitom. Persze ezen a blogon nincs lehetőség a kommentekre, de hát jelképesen azért megnyithatom a fórumot... :(((

Ismerkedtem is, de azt hiszem nem sikerült túl jól: kicsit túl sok nyelvtani problémát vetettem fel a román és az általam nem ismert moldáv nyelv megvitatása közben...

szim | 15:49

2005. július 26., kedd

A rétorománon, illetve a ladinon kívül az egyetlen újlatin nyelv, amelyen nem tanultam a portugál meg a katalán, meg a gallego. Szóval, ez több, mint egy nyelv, de mindenesre az egyik unokahúgom barátja brazil, és megkértem, hogy tanítson már meg portugálul, na... Nagyon kedves volt, és felajánlotta, hogy egy hetet rászán a dologra. (Ennyi időt kértem ugyanis tőle.)

szim | 19:19

Végre lejutott Szigligetre a francia. Most Old Schachterhandék hívtak oda, de nem valószínű, hogy le tudok menni hozzájuk. Inkább a Gellértbe járok strandolni, meg súlyózom abban a konditeremben. Végül is illene már valami emberi alakot öltenem lassan 35 évesen.

szim | 9:31

2005. július 24., vasárnap

Kezd teljesen kikészíteni a francia ismerősöm, képtelen eljutni Szigligetre, a székesfehérvári átszállásnál ugyanis egy visszafelé induló pesti vonatot választott ki. Most megint itt van, és már nagyon idegesek vagyunk egymásra. Hétfőn még utoljára segíték neki, de most már nagyon unom ezt az állandó pátyolgatást. Egyébként a legtöbb galibát azzal okozza, hogy azt hiszi, hogy beszél magyarul. Olyan kiejtéssel teszi ezt, ami semmi esetre sem tűnik megfelelőnek, ezért mindenki félreérti. Egerben is én fizettem ki utána a sört, mert hármat rendelt egy helyett.

szim | 21:46

Ami azt illeti, kezdek xenofób lenni. Francia ismerősöm (a barát szó lassan túlzás lesz) kezd teljesen kikészíteni. Most képtelen volt mégis elutazni Pestről Szigligetre. Székesfehérváron ugyanis átszállt, egy lyan vonatra, ami visszajött Pestre. De ekkor már késő volt, mert délután akart indulni, minthogy reggel stresszel. Aztán buszra sem akart szállni, mert azt nem szereti. Aztán engem nyaggatott, aki stresszhelyzetben szintén stresszelek. Szóval összeveszés közeli állapotban vagyunk, én már meg is mondtam neki a véleményemet, már Clemenceau-t sem emlegetem, mint olyan politikust, akit a pokolban kéne sütögetni - legalábbis Karinthy szerint.

szim | 21:44

Ahogy Old Schachterhand mondani szokta, én xenofil vagyok, azaz szeretem az idegeneket. Ez tulajdonképpen tényleg így van. A német lányok is kérdezték, hogy gyakran csinálom-e ezt, vagyis, hogy segítek másoknak, külföldieknek. Mondtam nekik, hogy igen. Életem értelmét ugyanis nehéz lenne megfogalmaznom, de legalább ha egy külföldi elkeveredik Budapesten, én igyekszem segíteni. (Néha ez katasztrófális eredménnyel jár, de újabban vigyázok, hogy a pozitív dolgok legyenek többségben ilyenkor.)

szim | 1:02

Ami a vonatozást illeti, még mindig nem mesélem el, mert nincs rá időm, és ezt valahogy jól kéne leírni, de hát sajnos nem tudok rendesen írni, ezért lettem újságíró. (Ha tudnék írni, akkor író lettem volna.) Az előző mondatban legalább ötször szerepelt az ír vagy író szó, ami szép teljesítmény. Viszont szombaton jegyet vettem francia ismerősömnek, aki nem nagyon boldogult ezzel a prodzsekttel az elmúlt napokban. Ma úgy döntöttem, hogy németül beszélek vele. Ennek meg is lett az eredménye: amikor Egerben angolul társalogtunk, a norvégok jöttek oda hozzánk, viszont most a Déli pályaudvaron három rostocki lány kérte a segítségünket. (Időközben francia barátom Pesten is

összefutott a norvég párral, akik megint pár tanácsot kértek tőle - ő ugyanis jól ismeri a várost, sokadszor van itt.) A rostockiakkal én foglalkoztam a következő másfél órában, minthogy nem nagyon akartak elengedni - na, nem a fantasztikus vonzerómról van szó, hanem látták, hogy készségesen segítek nekik egyik pályaudvarról a másikra bumlizni, még újabb jegyeket is vettem nekik. (Mint utóbb kiderült, feleslegesen - még jó, hogy eleve leszögeztem, hogy a pluszköltségeket én állom, mert ők úgysem tudják ellenőrizni, hogy jó helyre viszem-e őket, csak a végén. A végén szerencsére megtaláltuk a vonatjukat, így a Rostock-Berlin-Budapest (Ferihegy-Déli pu.-Kelenföldi pu.)-Balatonszárszó útvonalon a legtöbb időt természetesen a fővárosi tömegközlekedésnek köszönhetően Budapesten vesztegették el. De ha minden igaz, egy nap alatt eljutottak autón Rostockból Berlinbe, repülön Berlinből Budapestre, majd BKV-val és MÁV-val Budapesten belül nyammogtunk, végül pedig elkapták a Maestral nemzetközi gyors Szárszóra. Ezek után nem mertem elmesélni nekik Szárszó nevezetességeit, mármint a híres öngyilkosságokat...

szim | 0:56

2005. július 23., szombat

Egerben egészen kiváló volt a péntek - sütött a nap, nem nagyon, nem esett az eső, szóval, remekül lehetett eltölteni az időt. Már a vasútállomáson megismerkedtünk a világon a legjobb szemű norvég lánnyal (meg sajnos a barátjával is). A vasútállomáson persze egy svédül beszélő magyar is csatlakozott gyorsan hozzánk. Később újra találkoztunk a norvégokkal, akik csomó tanácsot kértek, adtunk is nekik, persze mondtuk, hogy sosem jártunk ezeken a településeken, ahová ők menni akarnak... Aztán mi is megnéztük Egert a Líceum tetejéről. A főiskolára tíz éve járok lassan, de innen még sohasem láttam a várost, és a Camera Obscura is újdonság volt nekem.

Voltunk a Várban, amit kezdtem már elfelejteni. A legjobb viszont a vonatkozás volt lefelé, amit majd egy másik alkalommal mesélek el... (Ez itt a drámai feszültség helye.)

szim | 8:47

2005. július 22., péntek

És még elfelejtettem azt is, hogy csütörtökön megint elmentem a konditerembe, mert olyan izomlázam volt, hogy csak na. Egész jól ment a dolog, most a mellizmokat erősítem, mert unom, hogy olyan melleim vannak, mint a Pamela Andersonnak, csak én ezt nem akartam annyira, mint ő...

szim | 1:09

Egerbe készülök, de csak éjjel tudok dolgozni, úgyhogy nem tudok aludni az út előtt. Csütörtök nap közben ugyanis elmentem úszni, aztán bementem beszélgetni Sz.-hez, aki megjött Horvátországból. Krk, jhgkj, klhkjg és más hasonló szigetekről, amelyeknek nyilván olaszul tők értelmes nevük van, de a horvátok alighanem kihagyták belőlük a magánhangzókat. A Gellértben egyébként ma több úszó-ázó lényel is beszélgettem. Az egyik egy ulmi német volt, aki rákérdezett arra, hogy magyar vagyok-e? Ennyire jól beszélek németül, vagy ennyire keveset tudok a magyar viszonyokról? Lehet, hogy oroszok néztek...

A görög-magyar férfi a kisfiával érkezett, és kiderült, hogy Magyarországon született görög, aki visszament a szülei hazájába, 27 éve él ott. Ő maga visszajár Pestre - ezt tartja a legjobb városnak a világon, de a felesége és a gyerekei nem értik ezt. Mindenesetre én azzal szórakoztam, hogy jól ejtettem ki újjgörögül a helyneveket, hiába tanultam ezen a nyelven is, sajnos csak a fonetikus leírva 'ela na piume ena uzaki' című mondatomat tudtam elmondani neki, vagyis, hogy 'Gyerünk, igyunk egy ouzót!'. Ezen jót nevetett, majd csodálkozott, amikor átváltottam ógörögre, mert azon ő sem

tud (nemcsak én...) Meséltem neki, hogy ógörögül nem tudok, viszont tanítottam ezen a nyelven, és a vizsgán ötöst is kapott az, akinek segítettem.

Egyébként az ógörögről lehet, hogy már írtam ezen a blogon, de ha igen, akkor is elmondom (megint), hogy mi Magyarországon egy borzalmas ógörög 'dialektust' használunk, amit a Rotterdami Erasmus talált ki. Na most, Erasmus ugye a mai Hollandiában, a korabeli Németalföldön okoskodott, és hát nem sok köze volt a görög kiejtéshez, bár nagyon művelt volt. Így az általunk használt ógörög valószínűleg soha nem létező kiejtése igen szórakoztató olyan lényeknek, akik görögök. (Egyébként a magyarországi latin kiejtés is nagyon távol van valószínűleg az eredetitől, igaz, a latint mindent országban úgy ejtik ki, ahogy kedvük tartja. A legfurcsább a lengyel és a német pápák latinja, akik aztán igyekeznek olaszos latinul beszélni, miközben az angolszászok keményen ejtenek ki minden latin szót (például Cicerót Kikerónak mondják - ha nem csal az emlékezetem. Egyébként lehet, hogy az angoloknak van igazuk. Egy biztos, hogy nem Csicszeróról van szó, ahogy az olaszos latinosok gondolják. Egyébként a modern latin kiejtés egyre inkább az angolszász felé közelít, így például Caesart nem cézárnak, hanem kajszárnak kell ejteni, ahogyan például a német Kaiser szó is mutatja... Gondolom ez az okfejtés k**va sok embert érdekelt, azért írtam le.

[szim | 0:43](#)

2005. július 21., csütörtök

Megint itt van a francia barátom, akivel holnap Egerbe megyünk. Nagyon ritkán járok Egerbe, az utóbbi öt évben csak negyvenszer jártam ott, úgyhogy biztos érdekes lesz...

Viszont kaptam Észak-Olaszországból a francia ismerőstől egy paradicsom-pástétomot, vagy

mit. Olívaolajjal van sűrítve a szárított paradicsom, vagy akárhogyan is csinálják, inkább ideírom a nevét olaszul, ha valaki lát ilyet az Olasz Riviéra környékén, vegye meg:

Pate di pomodori secchi in olio extra vergine di oliva. (A pate "e"-betűjén a mi "é"-betűnkével ellentétes, fordított vonás van, ezt a karaktert én itt nem tudom előállítani.)

Szóval ezt az ember rákeni a kenyérré vagy a zsemlére, és megeszi. Ilyenkor nem olyan jó szerintem, de az olaszok állítólag így eszik a francia haverom szerint. Viszont én vajjal és egy friss paradicsommal együtt szoktam enni kenyérré/zsemlére kenve, ami fantasztikus ízharmoniót jelent. (Hát ennyit konyhai tudásomról)

[szim | 11:01](#)

2005. július 20., szerda

A két blog közül az egyik, amelyiket olvasok, bejutott a blogverseny döntőjébe. Nem tudom, hogy jó-e ez a blogverseny, de aki bejutott, az tényleg megérdemli.

[szim | 22:42](#)

Történelmi pillanat következett be a statisztikák szerint: két ember is fél óránál többet olvasta a blogomat. Ilyenre még nem volt példa, és talán az ok az volt, hogy elfelejtették bezárni az oldalt, miután rátaláltak...

[szim | 12:06](#)

Tegnap remek napom volt egyébként: az egyik társalkodónőmmel megbeszéltük, hogy közösen elutazunk, így örömmel lemondhattam egy másik meghívását. Ritkán van alkalmam ilyesmire. Egyébként hazudtam: nem mondtam le örömmel, de a másik egy kicsit kellemetlenebb, mint az egyik. Igaz, az egyikkel még lesznek problémák, hiszen még egy társalkodófiúval is kell beszélnem az ügyben.

[szim | 12:01](#)

Ma húsz év után megint lementem egy konditerembe. Pontosabban 14 éves koromban három hónapig súlyt emeltem a Honvéd nevű, akkor még jobban hangzó egyesületnél, de aztán trachicardiám lett (szívritmuszavar) és abba kellett hagynom. Most egy óra alatt próbáltam bepótolni az elmúlt húsz év lemaradását, úgyhogy elég nehezen nyomkodom a számítógép billentyűit.

Egyébként amióta Old Schachterhandéknál lakom, az ő internetjük is kezd lelassulni. Alighanem rossz ómen vagyok...

szim | 11:55

2005. július 19., kedd

Ma egy igen fontos állam nagykövetével reggeliztem, kár, hogy még legalább húszan ott voltak... :))) Egyébként a miniparadicsomot egyben kaptam be, de nem gondoltam, hogy amikor ráharapok, olyan kemény, hogy kispriccel a számon...

szim | 12:57

Nagy nehezen sikerült magam regisztráltatni a hvg.hu-n. Sajnos mindenütt vannak ma már szimek, pedig nekem ez az egy is elég, akit ismerek. Még szerencse, hogy nem vagyunk skizofrének, mármint mi, ketten... Na jó, ezt abbahagyom, mert olyan leszek, mint a síró ember, aki a Rachellel akart dugni a Jóbarátokban, de aztán túl sokat sírt, és

bevallotta, hogy a dugás sem megy. Amúgy a regisztrálás nem a hvg.hu miatt történt, csak azért, hogy szavazhassak a kedvenc blogomra. Végül sikerült szavaznom is, most megnyugodtam, hogy a határidő lejárta előtt nem sokkal kiválasztottam a sok közül azt az egy blogot, amit olvasni szoktam - és nem az enyém :((Egy másikat is néha megnézek, de azért rendszeresen csak egyet olvasok egyelőre, bár a másik sem rossz, csak annak a szerzőjét hallomásból ismerem.)

szim | 1:00

2005. július 18., hétfő

Ma nem történt velem semmi.

szim | 16:39

Ivan SZEGŐ (Budapest)
szim@napi.hu

<http://doktorwang.freeblog.hu/>

N.B. Les propos de l'auteur – qui garde évidemment toute notre sympathie - n'engagent bien sûr que lui-même, et toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant (cru) existé(r) serait absolument fortuite. NDLR

Illustration ci-dessous : Budapest, 3 août 2005,
Orage © Jean-Yves Feberey



GO pour un colloque réussi !

Au mois de mai 2005, pour l'Ascension, un colloque franco-hongrois intitulé *Un divan sur le Danube* a lieu à Budapest. Un premier rendez-vous est donné entre 19h et 19h30 près d'une fontaine qui reste de marbre devant le ballet incessant des trams qui s'y croisent. Une participante arrive à 19h pile face à la fontaine. Il n'y a encore personne. En attendant elle va boire un petit café qui va éveiller en elle un certain ressentiment contre l'organisateur qui arrivera 1/2h plus tard. *Il ne sert à rien de venir à l'avance* est le leitmotiv du Gentil Organisateur qui ne se veut pas gentil ! Nous l'appellerons donc *Génial Organisateur* = GO. Le petit groupe qui s'est formé prend un tram jaune pour se rendre à un concert de musique traditionnelle hongroise. On s'écarte du centre pour aller vers la banlieue. Le dirons-nous ? Le GO est un peu excentrique. Contre une modique somme, chacun entre dans une salle où bientôt un orchestre local interprète des airs populaires. Hommes et femmes se mettent à danser. Le GO m'invite, non pas à danser, mais à voir les CD exposés dans un coin du local. J'ignore tout de cette musique et c'est écrit en langue hongroise. Mais il faut se mettre au diapason. J'éprouve des sentiments contradictoires à l'écart, à l'égard de cette fête et du GO. Je me demande si c'est du lard ou du cochon. Néanmoins l'ambiance me gagne peu à peu et je garderai un très bon souvenir de cette soirée. Un tram jaune nous ramène à l'hôtel.

Parlons-en de cet *Hôtel Calvin* où nous avons une suite, rigueur oblige, composée d'une chambre à coucher, d'une salle de bain spacieuse, claire et fonctionnelle et d'un salon avec un piano à queue, un morbier, une immense plante verte, un divan, une table basse au pied de bois sculpté, un canapé et trois petits fauteuils, tout ça pour 100 euros par jour.

Le lendemain matin un deuxième rendez-vous est donné à l'Institut Psychiatrique et Neurologique de Budapest, plus grand bâtiment après le Parlement. Y aurait-il autant de fous que d'hommes politiques ? Quelques participants se sont égarés dans la nature faute d'explications suffisantes de la part du GO dont l'inconscient n'a pas voulu dire qu'il fallait sortir du bus à l'arrêt *Jardin Zoologique*, de peur de confondre les humains avec les chimpanzés. Mais qui sont les égarés ? Le célèbre danseur Diaghilev a été interné dans cet hôpital pour schizophrénie. On disait de lui qu'il ne sautait pas plus haut que les autres, mais qu'il retombait plus lentement... En a-t-il eu les retombées psychologiques ?

Le soir un troisième rendez-vous est prévu au restaurant *le Petit Coucou*. Je ne sais pas où il se niche ! Je téléphone au GO pour lui demander de l'aide. Il se lance dans de grandes explications avec beaucoup de noms hongrois et finit par me dire que si je vais dans le sens inverse je me retrouverai aux abattoirs ! Je panique et de façon inhabituelle j'impose ma présence. Je demande de faire le trajet avec lui bien qu'il ait un rancard avec des amies pour prendre l'apéritif avant le dîner. Le temps passe et *coucou* nous voilà bons derniers au restaurant. *Il ne sert à rien d'arriver à l'avance !* Pour rentrer à l'hôtel nous prendrons le dernier... tram de la soirée.

Les deux jours suivants, sont prévus conférences, films, morceaux de piano, psychodrame hongrois. Les conférences seront retranscrites intégralement, donc je n'en parlerai pas. Mais je veux dire quelques mots de ce film qui m'a touchée et que j'intitulerai *Psychotram*. C'est une histoire d'amour entre un Psy et le Danube qui passe par le filtre, le philtre de son caméscope au milieu de l'incroyable réseau labyrinthique des trams jaunes de Budapest. C'est une réalisation symbolique qui se passe de parole sur fond d'improvisation musicale. Le Psy se fait Prince de la Caméra pour le Beau Danube. Il en a filmé les moindres courants troublés aux pieds des ponts. Il en a filmé la grandeur et la beauté, cela entrecoupé par des séquences de trams. Le temps est scandé. Les trams emportés par leur courant électrique et le Danube se laissant aller à son courant, le courant passe du réalisateur au public. Les couleurs changent. Un bus bleu traverse l'écran et provoque la surprise après tous ces trams jaunes ! L'histoire des transports en commun et celle du Danube se développent en parallèle.

Elles se répondent aussi. Maintenant un bus rouge envahit l'écran suivi d'un soleil cramois qui s'écrase sur le Danube et l'embrase. Rouge feu. *Fő utca*, lieu du colloque. Par homophonie, sur la *trame* de mon texte se croisent la langue française et la langue hongroise. La projection se termine, qui ne m'a pas laissée de marbre. *GO for the following conference !*

Peut-on faire une psychanalyse par e-mail ? C'est la question posée lors de la dernière conférence. Personnellement j'ai fait une *Psykorterapy* où le *kor* = *corps et cœur* a une grande importance.

J'ai beaucoup apprécié ce colloque original, divertissant et instructif. J'en suis reconnaissante aux instigateurs et animateurs.

Ariane Pfändler enaira@libello.com

« L'Etat veut mettre l'Aide Médicale d'Etat en miettes au risque de perdre son âme »

Concernant l'immigration dans notre pays, Monsieur Sarkozy propose notamment la sélection qualitative des étrangers autorisés à séjourner en France et d'autre part la suppression pure et simple de l' A.M.E. (Aide Médicale d'Etat) .Haro sur les pauvres, une fois de plus, notamment ceux qui fuient les 18 pays les plus pauvres (nous rencontrons nombre de patients originaires du Mali, du Sénégal, de la Mauritanie et du Burkina Faso) dont les pays les plus riches viennent d'effacer princièremment « la dette ». Dès le 18 février 2003, les DNA annonçaient que notre pays comptait 1 million d'enfants pauvres (soit 8 % de l'ensemble de cette classe d'âge) et que ce handicap touchait particulièrement les enfants élevés par des femmes seules. On retrouvait ce fléau principalement chez les personnes issues de l'immigration et «surtout celles récemment venues» qui courraient plus de risques en matière de précarité dans le domaine du logement, de la santé et de l'éducation. Comment peut-on croire à l'heure de l'Internet et du « village global » qu'une partie des pauvres de la planète n'aspire pas à trouver refuge chez nous ? Par ailleurs, les statistiques le prouvent, les jugements de reconduite à la frontière sont en hausse, passant de 97.575 en 1999 à 111.107 en 2002. Les reconduites effectives sont passées de 4350 en 98 à 7534 en 2002. Et Monsieur Sarkozy d'en exiger le doublement pour 2005. Les deux derniers gouvernements, dont la politique a été sanctionnée quatre fois par les urnes, menacent régulièrement, depuis décembre 2002, l'accès aux soins d'une population particulièrement démunie et sans défense : les étrangers en situation irrégulière qui bénéficient de l' A.M.E. Aujourd'hui, Monsieur Sarkozy parle de sa disparition pure et simple.

Quels sont les bénéficiaires de l' A.M.E. ? Loin d'être des profiteurs d'avantages sociaux et économiques qui cherchent à nous envahir et à menacer notre équilibre politique, ils sont nos « concitoyens de résidence » qui ont rarement fait le choix de l'exil. Le plus souvent ils sont intégrés dans notre société par le travail (au noir, il faut bien donner à manger aux enfants) et par la scolarité obligatoire des enfants. Chacun d'entre nous a déjà croisé la route de ces personnes, sans doute sans le savoir. Ces gens peuvent se retrouver du jour au lendemain sans soins médicaux courants depuis les dernières dispositions gouvernementales. Sans couverture médicale, vers qui se tourner quand votre enfant présente fièvre nocturne à 40° alors que vous êtes une famille de 4 ou 5 personnes à partager un appartement de 2 pièces ou pire un studio ? Or, c'est de cela dont il s'agit maintenant au prétexte de faire des économies pour la communauté. Mais pourquoi au détriment des plus faibles ? Nous sommes convaincus, soignants et intervenants sociaux, que ce n'est pas en bafouant les droits vitaux de ces populations précaires (les plus vulnérables au plan sanitaire) et en leur interdisant l'accès aux soins que disparaîtront magiquement les problèmes de la pauvreté.

Nos arguments se situent à plusieurs niveaux :

- Au plan économique, les dépenses engendrées par l'AME représentent environ 0,5% des dépenses de soins. Vous n'êtes pas sans savoir que les dépenses de santé ont augmenté en 2002 de presque 8%. Nous tenons à notre système de soins et partageons le souci civique de responsabiliser usagers et professionnels, tout comme vous. La suppression de l'AME. permet-elle une économie conséquente et prioritaire ? Nous affirmons que non.

- Au plan médical pour les personnes concernées, il est bien connu qu'elles sont particulièrement vulnérables surtout pour certaines maladies (tuberculose en progression, par exemple). Il n'est pas plus besoin d'être expert en santé publique pour savoir qu'une pathologie non diagnostiquée précocement et traitée en retard coûte plus cher au final à la collectivité (cancer, maladies infectieuses, maladies cardio-vasculaires, traumatismes psychiques...). Nous retenons que ces mesures sont contre-productives au plan de la santé individuelle et publique.

- Au plan de notre éthique professionnelle, nous estimons que ces mesures instaurent une régression au regard de l'universalité de la Couverture Maladie Universelle et des principes de l'Aide Médicale d'Etat. La justice dans le cadre des pratiques de soins ne se limite pas au droit. Les médecins ont une obligation de moyens pour répondre à la souffrance de leurs patients et sont attachés à préserver la dignité et la liberté de leurs patients, ainsi que la valeur de leurs actes. Nous entendons donc mettre en garde contre les graves conséquences, liées aux projets de Monsieur Sarkozy, au plan sanitaire, économique, mais aussi politique (stigmatisation d'une frange particulièrement fragile de la population). Quelles en seront les prochaines victimes ?

Nous invitons tous nos concitoyens à s'interroger sur le sens profond du mot solidarité et des moyens financiers que les collectivités publiques sont prêtes à mettre au service de cet idéal républicain. Est-il vraiment nécessaire «d'entrer en guerre contre les immigrés» comme le dénonce le Mouvement contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples (MRAP) dans un communiqué daté du 13 juin ? Que vaudra alors le rappel à l'ordre du Conseil de l'Europe, via son Comité des droits sociaux, qui rappelait que le gouvernement français «ne saurait porter atteinte à la dignité humaine, dont l'accès aux «soins de santé constitue un préalable essentiel» et doit accorder un droit à l'assistance médicale à tous «des ressortissants étrangers, fussent-ils en situation irrégulière». « La lutte contre un nombre inconnu de « profiteurs » ne justifie pas ce recul des valeurs chez nous, ni le recul sanitaire qu'il entraîne, pour les étrangers concernés comme pour leur entourage » (revue médicale Prescrire juin 2004)

*Véronique DUTRIEZ - militante du MRAP Georges
Yoram FEDERMANN – médecin psychiatre*

(Strasbourg, juin 2005)

« Plume aux anges »

Voici la lettre rédigée tout de suite après la présentation du livre d'Anne-Lise Stern *Le Savoir Déporté (Le Seuil, 2004)*, à la Salle Blanche de la librairie Kléber à Strasbourg, le samedi 9 avril. En posant la première question, Madame Anne-Lise Stern, à qui j'avais écrit quelques semaines plus tôt pour lui présenter le Cercle Menahem-Taffel, m'a "reconnu". Mon ami Freddy Raphaël [Doyen honoraire de l'Institut de Sociologie, Université Marc-Bloch, Strasbourg, NDLR] a posé ensuite la dernière question en rappelant que seul l'état d'Israël pouvait garantir leur sécurité aux juifs d'aujourd'hui. Freddy est de gauche.

Mon cher Freddy,

Je souhaite revenir vers toi à propos de notre « échange de point de vue » hier à la librairie Kléber. (Après la présentation par Mme Anne-Lise Stern de son livre, *Le Savoir Déporté*). J'apprécie ta franchise fraternelle et amicale et suis heureux que nous ne soyons pas d'accord sur tout. Je tiens à te donner des précisions sur le contenu de mes deux questions d'hier.

La première concerne le déni du génocide des Roms (Samudaripen en romani) qui sont pour moi, par excellence, « les juifs d'aujourd'hui ».

L'Europe sociale ne se fera que si elle leur aménage une place digne. Je dois te raconter, à ce sujet, une histoire que je trouve, 5 ans après, toujours aussi déconcertante. Le 24 juillet 2000, nous avons accueilli à Strasbourg (nous étions une demi douzaine de militants) les « 52 Roms de Zamoly » qui nous avaient été « confiés » par Kathy Katz et Michel Warschawski (L'épopée est racontée dans le livre de Jean-Marc Turine *Le crime d'être Rom* chez Goliath) et qui fuyaient des persécutions en Hongrie. Une des premières choses qu'ils ont demandé en arrivant à l' Auberge de Jeunesse de la rue des cavaliers sur le bord du Rhin a été : « A quelle heure passe le bateau pour le Canada? ». Il a fallu trouver des traducteurs du Hongrois... Les membres du Cercle Rabi qui auraient pu nous aider sont tous dérobés au prétexte que c'étaient des Roms et j'ai senti toute la défiance et le mépris qu'inspirait cette population et toute la méconnaissance aussi, ainsi que la volonté de ne surtout pas en connaître plus. Je pense toujours aussi au petit Hurbinek « de » Primo Levi...

La deuxième concerne la décision de A Hautval de rendre sa médaille des justes au moment de l'invasion du Liban et l'interview accordée par P Levi au quotidien La Repubblica en 1982, à la suite du massacre de Sabra et Chatila où il

prend position contre l' « arrogance sanguinaire » du gouvernement Begin.

Tu sais, pour moi, ce que je lis des œuvres des déportés, je suis tenté de le prendre « au pied de la lettre », tout comme ce qu'ils disent ou font. Les suicides de Levi et de Hautval me troublent... Cela peut se discuter mais je fais référence à un passage précis du livre de Mme Stern aux pages 261 et 262 où elle raconte l'histoire « d'un rabbin guérisseur » ,rescapé d' Auschwitz, originaire de Pologne et installé en Israël qui « décide de quitter le pays » et qui déclare à ses malades « qui viennent pleurer »: « Ne vous en faites pas, allez à la synagogue et le premier à qui vous verrez , s'il retrouve sa manche, un petit numéro écrit sur le bras, allez vers lui, racontez-lui vos douleurs, et vous verrez, ça marchera très bien ». On trouve déjà l'histoire dans la communication de Mme Stern intégrée au numéro spécial de la revue *Pardès* 9-10/1989: « Penser Auschwitz ». C'est cette capacité et cette potentialité de guérisseur qui me touchent et que je voulais exprimer, certainement de manière trop radicale, mais il était important de le dire.

Au passage, permets-moi de préciser, car je crois que tu m'a mal compris, que je ne mets jamais en question la légitimité de l'existence de l' Etat d' Israël (Je n'aurais pas encouragé sa création mais je suis sioniste « depuis » 1948, nécessairement) mais suis inquiet de ses dérives idéologiques depuis l'invasion du Liban, en 1982, comme je l'écrivais à Léon Nisand qui m'a offert récemment ses deux livres :

« Dans « *Du peuple élu* » à la « *judéité humaniste* », page 66, je ne pense pas qu' (une partie) du peuple juif ait bien fait de se « réapproprier la violence » (Claude LANZMANN).

Cela constitue comme le déclarait David GROSSMANN au Monde du 19 juin 2004: « Le culte de la force, tragique erreur » GROSSMANN précise qu'ISRAËL est le plus puissant mais que mentalement il reste « victime ». Le terrorisme palestinien est certes abominable, mais incapable d'ébranler l'Etat et la société israéliens. « Nous avons une fausse estimation de nos forces et de nos faiblesses. Nous ne voyons pas qu'en face un peuple dépend de notre bon vouloir ».

Je suis d'accord avec toi et TRIGANO pour reconnaître que l'état d'ISRAËL constitue « le plus grand exil intérieur de la judéité » (page 75) « Le « mystère » du peuple juif (page 76), c'est sa résurrection pascal réitérée chaque fois après sa « Passion »... ».

Je profite de l'occasion pour essayer de préciser 2 propositions d'expérience conceptuelle sur lesquelles je réfléchis et sur lesquelles nous nous étions « disputés » à *L'Odyssee* à l'issue de la projection du documentaire de Nadine Rohmer et d' Ariel Waksman.

La première est « **l'identification aux victimes** », non pas pour se réapproprier leur expérience et leur témoignage sacrés et se substituer à eux mais pour sensibiliser les générations futures à ce qu'ont pu être « les appels », les Sonderkommandos, les Musulmans, le froid, la faim, la soif, le renoncement à la pudeur et à la solidarité, la puanteur,...

Il y a un décalage entre ce que m'inspirent les lectures d'un côté et de l'autre les témoignages qui finissent toujours par avoir quelque chose de « convenu » et qui peuvent « normaliser » l'impact d' Auschwitz sur nos jeunes, aujourd'hui.

Je pense à la mise en garde de Levi: « (...) il est également vrai qu'un souvenir trop souvent évoqué, et exprimé sous la forme du récit, tend à se fixer en un stéréotype, dans une forme confirmée par l'expérience, cristallisée, perfectionnée, ornée qui s'installe à la place du souvenir brut et grossit à ses

Poésie

Le Corps beau et le Pinard !

(D'après *Le Corbeau et le Renard* de Jean de La Fontaine)

Maître *Corps Beau* portant col bien roulé
Sirotait un verre de vin.
Maîtresse *Des Cols* au corps bien roulé
Lui roucoula d'un air divin.
« Et bonjour Monsieur Col Roulé,
Avec du pinard, vous espérez vous soûler.
Que je trouve votre corps beau !
Je sais l'ivresse qu'il lui faut.
Baiser ne lui fera pas la gueule de bois ! »
Entendant cela, Col Roulé resta sans voix
Et de son plus précieux organe
Joua un air de hautbois à la mélomane.
Elle se fit tirer un coup. Cher enjôleur
Apprenez qu'un passage à l'acte
Transgresse tous les interdits d'un pacte.
Il n'est *d'art* qu'en vers avec verre de pinard !
Désormais Maître *Corps Beau* n'eut
Plus que des vers plein la tête après avoir bu...

Enaira

dépens » (in « Les naufragés et les rescapés », page 24.)

La deuxième est « **l'identification aux bourreaux** » et notamment aux médecins à partir du principe que l'exercice de la médecine est universel et intemporel et de la proposition de Primo Levi: « L'opresseur reste tel, et la victime aussi: ils ne sont pas interchangeables, il faut punir et exécuter le premier (mais, si c'est possible, le comprendre), plaindre et aider la seconde, mais tous deux, devant le scandale du fait qui a été irrévocablement commis, ont besoin d'un refuge et d'une protection, et ils vont instinctivement à leur recherche. Pas tous, mais les plus nombreux, et souvent pendant toute leur vie » (In « Les naufragés et les rescapés », page 25.)

Voilà, mon cher ami, quelques indications qui me permettent de continuer à affiner mes idées sur ce champ de ruines et d'affiner les modalités de mon implication professionnelle, civique et politique dans un contexte où l'injonction « Plus jamais ça » a de moins en moins de sens.

Georges Yoram FEDERMANN (Strasbourg, avril 2005).

Nouvelles des Alpes-Maritimes, côté montagne...

Il est bien connu que la douceur du Comté de Nice se goûte au mieux loin des plages surpeuplées, sur les sentiers peu battus d'un arrière-pays enchanteur. A cet égard, l'ouverture d'une « Boucherie d'Art Contemporain » (BAC !) ne vise pas à ensanglanter un paysage où règne l'argent de l'olivier, mais à proposer un « micro-endroit convivial qui donne à voir et à causer » (et à boire aussi, nous l'espérons...). L'initiative est due à l'inénarrable « Sardine », honorablement connue à Nice., à qui nous souhaitons bon vent !

*Rue du Chanoine Théodore-Giaume 06390 Berre-les-Alpes Téléphone 06 68 81 75 45

Notes de lecture

Le naufrage de la vérité

On appelle catholique l'universel et l'Eglise particulière qui porte ce nom. Or, en avouant qu'elle n'a pas les moyens de s'imposer à toute la terre, celle de Rome renonce à sa mission, comme si la vérité pouvait se partager, dont chaque morceau dirait : il n'y en a pas d'autre que moi. Tel est l'enjeu de la crise, redoutée par Bossuet, qui voyait de tous côtés le nouveau assiéger la tradition. Vaine fut sa raideur : on discute, on chipote, on argumente. On a peut-être la vérité chevillée au corps, mais voilà : ce n'est plus celle du voisin. Ce siècle, le Grand, édifie maints châteaux intérieurs, à l'image d'Augustin, Loyola ou Thérèse d'Avila, car si l'âme tend à Dieu, elle brûle aussi de le déclarer. Elle a envie de l'écrire, de le crier, de le confesser. Chacun prêche pour sa paroisse, laquelle est réduite aux dimensions d'un individu. Avec cette restriction que le récit de la Rencontre est d'abord celle de son vécu. Dans l'aventure spirituelle, le lecteur n'a jamais le dernier mot, réduit qu'il se trouve à traquer l'ineffable dans les replis d'une écriture.

Il faut rappeler qu'au XIII^e siècle est érigé pour les pécheurs, qui se supposent tels ou qui le redoutent, ce tribunal de la conscience qu'on nomme la casuistique, entreprise qui suppose, sinon la confession, du moins la relation d'un cas. Etant ce que je suis, sur quelle route avancer ? Quelle voie mène au salut ? Qui tranchera ? C'est tout l'objet de la direction spirituelle d'accommoder la personne, jamais sevrée de son désir, c'est-à-dire charnelle, avec ce que l'Eglise exige de celui qui prétend vouloir se sauver. On en fera même des recueils qui gagnent les faveurs du public. La raison en est que le chemin menant à la vertu longe des abîmes et traverse des paysages fort pittoresques. Mais l'âme de la chute sera préservée, grâce au discernement du directeur consulté, aussi

habile à détecter les ambiguïtés de la demande que le sera son lointain successeur, le thérapeute, quelques siècles plus tard.

En d'autres termes, le doute est-il soluble dans l'autorité du magistère ? Oui et non. C'est le dessein de Jacques Le Brun* de rendre lisibles les termes de l'alternative. Car en ce siècle, le XVII^e, peu prodigue en demi-teintes, mais doué d'un maladif sens de la mesure, les fondements de l'acte de croire se dérobent à la pensée. L'origine, dit-on, se réfugie dans l'Ecriture, où la venue du Christ peut se lire en figures dans l'histoire des Hébreux. Mais Dieu nous gardera-t-il d'interpréter la Bible en historiens ? Non, certainement pas. Et le démon même nous y poussera. Rien à faire. Le probable entreprend son action dissolvante. Plus éperdus la quête et le désir d'un point fixe, plus aiguë la critique, vaste l'érudition et ténu l'espoir d'amarrer notre raison pour l'éternité. Un lieu commun du siècle l'énonce en ces termes : Dieu, s'il le voulait, pourrait-il faire en sorte que la somme des angles d'un triangle ne soit pas égale à deux droits ? Et encore, pourrait-il seulement le vouloir ? Mais, tout-puissant, comment ne le pourrait-il pas ? Il y aurait bien l'astuce qui consiste à dire que nos idées sont celles que Dieu a. Mais prenons-y garde : et si nos défauts, eux aussi, allaient se loger en Lui ?

Entendons-nous bien. Rien ne nous sépare mieux de la vérité que notre refus d'y croire. Plus banalement, le doute est l'ennemi de la certitude. Telle est la pointe de l'argument chez Fénelon, dans son texte du moins, l'article XIV de l'*Explication des maximes des saints*, du moins dans la lecture qu'en fait Jacques Le Brun. La voie droite est directe, cela va sans dire. Ces actes qui se font «dans les dernières épreuves pour la purification de l'amour» sont «dénusés de toute réflexion». Du reste, écrit Fénelon, si l'âme «veut revenir par réflexion sur ce qu'elle a fait, elle tombe dans le doute». Le mal ? Non, le doute, lui seul nous fait errer. Quelque chose, peut-

être le désir, nous empêche de nous abandonner à la volonté divine. L'erreur qui nous barre le chemin, c'est nous-mêmes. Dès que nous sentons que nous existons, c'est raté. «Ces actes directs et intimes, sans réflexion qu'imprime aucune trace sensible, sont ce que saint François de Sales a nommé la cime de l'âme ou la pointe de l'esprit.» Dans la partie supérieure, en somme, l'esprit ne se connaît plus. Et suivant saint Antoine, dans ce cas, l'oraison est parfaite. Dans l'inférieure, en revanche, se terre l'homme des douleurs. De ce cloaque émergent les tourments de Jésus-Christ, notre «parfait modèle». Fénelon écrit bel et bien, mais il s'en défendra : «La partie inférieure ne communiquait à la supérieure ni son trouble involontaire, ni ses défaillances sensibles.» Mais troublé, peut-il l'être pour de vrai, le pédagogue divin ? On ose à peine énoncer que le Fils n'accomplit pas jusqu'à la lie son oblation, alors qu'il jouit «par la partie supérieure de la gloire céleste». En réalité, se justifiera Fénelon, ce trouble est volontaire, attendu que la volonté le commande, mais sans en être affectée, car il ne lui est pas communiqué. Enfin, ajoute-t-il, «je puis dire avec vérité que ce terme [involontaire] ne venait pas de moi». Dans cette dénégation qui touche à l'intime de l'auteur, Jacques Le Brun discerne la possibilité d'entendre ce que Fénelon n'a pas pu vouloir dire. Que le Fils a bronché, que l'idée de s'anéantir ne l'a pas enchanté, qu'il n'a pas su dompter sa nature. Que le sujet, en proie en doute, s'est lui-même inscrit dans le corps divin, dont Dieu s'est absenté. Qu'il n'y a plus d'absolu ni de chose première à quoi notre foi pourrait s'adosser. En ce siècle classique épris d'évidence, lisible jusqu'à l'ennui, la fiction de l'origine aura vécu, bien qu'elle n'ait pas fini d'agoniser, quand d'aucuns s'obstinent à la réanimer, sous le masque de prétendues valeurs et du respect qu'on est tenu de leur porter. Les *Recherches* de Jacques Le Brun visent donc à circonscrire un point d'absence à la

place de toute espèce de fondement. A charge pour le sujet de bricoler quelque chose qui en tienne lieu, faute de s'en remettre à la fiction d'un Dieu, d'une borne où l'esprit trouve à se reposer. Pas question de dormir, nous sommes obligés de travailler. Et Jacques Le Brun souligne la portée du geste de Freud, dans *Totem et Tabou* : il se pourrait, après tout, que la horde imaginaire n'ait pas vraiment existé, mais qu'importe. En guise de vérité nous sera seulement échue l'hypothèse que nous aurons risquée.

Gérard Weil (Nanterre)

La Jouissance et le Trouble, recherches sur la littérature chrétienne de l'âge classique, Jacques Le Brun, Droz, 2004.

La permanente acuité de l'insurmontable

De Hanns Maier à Jean Améry, la transition – ou plutôt la cassure – se nomme Breendonk, puis Auschwitz. Né en 1912 à Vienne, Hanns Maier a émigré vers la Belgique en 1938. Résistant, il est arrêté et torturé par la Gestapo en juillet 1943. Son livre a été publié pour la première fois en 1966

, et réédité en 1977, avec une préface où l'auteur parle de «treize années d'infortune pour le monde» : «A croire qu'Hitler a remporté un triomphe posthume. [...] Quelques mots clés seront assez évocateurs : la Tchécoslovaquie en 1968, le Chili, l'évacuation forcée de Phnom Penh, les maisons de fous en URSS, les commandos de la mort au Brésil et en Argentine, le tiers-monde et ses Etats soi-disant «socialistes» qui lèvent le masque, l'Ethiopie, l'Ouganda». Si Jean Améry ne s'était pas donné la mort en 1978, il n'aurait sans doute pu que compléter son douloureux inventaire, ce que – pour certain(e)s d'entre nous – nous faisons aussi chaque jour, telle une prière à rebours.

Lorsqu'il traite de la torture – dont il rappelle l'étymologie latine *torquere*, tordre –, il met un peu à distance la question de la perte de la dignité humaine (« Je dois avouer que je ne sais pas exactement ce qu'est la dignité humaine »), pour insister sur la dépossession – au premier coup reçu – de la *confiance dans le monde*. Cette confiance se fonde dans « la certitude que l'autre va me ménager en fonction de contrats sociaux écrits ou non écrits, plus exactement qu'il va respecter mon existence physique et *dès lors métaphysique* » [c'est moi qui souligne]. « La surface de ma peau m'isole du monde étranger : au niveau de cette surface j'ai le droit, si l'on veut que j'aie confiance, de n'avoir à sentir que ce que je *veux* sentir ». En portant la main sur moi, l'autre m'anéantit. Mais il existe une autre expérience fondamentale, c'est l'espoir et la certitude de recevoir de l'aide : « L'attente d'une aide extérieure est un élément constituant du psychisme au même titre que la lutte pour la vie ». C'est précisément celle-ci que le premier coup de poing reçu du policier contre lequel il n'y a pas moyen de se défendre vient abolir : « [...] c'est une partie de notre vie qui s'éteint pour ne jamais plus se rallumer ». Et plus loin : « C'est seulement dans la torture que la coïncidence de l'homme et de sa chair devient totale : hurlant de douleur, l'homme torturé et brisé par la violence, qui ne peut espérer aucune aide, qui a perdu le droit de légitime défense, n'est plus qu'un corps et absolument rien d'autre ». Jean Améry ne tient pas non plus à s'attarder sur l'opposition entre résistance physique et résistance morale à la douleur. Il cite le chirurgien français René Leriche (« Nous ne sommes pas égaux devant le phénomène de la douleur »), et poursuit sa réflexion sur l'étonnement : « Etonnement de constater l'existence de l'autre qui s'affirme dans la torture sans plus tenir compte d'aucune limite, et étonnement de

voir ce que l'on peut devenir soi-même : chair et mort ».

Un autre chapitre de son livre est consacré à la question de la terre natale. L'auteur fait vibrer son expérience d'exilé au diapason d'accents de rencontre, et insiste sur les « signaux » assimilés dans l'enfance : « On fait l'expérience de l'environnement de son premier pays de la même manière que l'on apprend sa langue maternelle sans en connaître la grammaire ». Là aussi, Jean Améry s'écarte de débats jugés spécieux, comme l'opposition entre *Heimat* (pays natal, celui de l'enfance et de la jeunesse) et *Vaterland* (patrie, « mot de ralliement démagogique », « expression d'un entêtement borné et réactionnaire »). Quelques traits sur l'Europe sont particulièrement acérés, mais l'essentiel reste qu'« il n'est pas bon de ne pas avoir de patrie ».

Le chapitre consacré au ressentiment – d'une grande force, parce que Jean Améry s'y livre (débat) sans aucun fard - analyse comment l'Allemagne (les Allemands) ne négocie l'histoire du Troisième Reich que dans une sorte de fuite en avant, où son peuple et ses politiciens courent derrière les marchés mondiaux et l'Europe, avec une bonne conscience qui fait prendre forme au ressentiment chez l'auteur. Il n'a ni l'envie, ni le talent, ni la conviction de devenir un « albatros » : « Il m'est impossible d'accepter un parallélisme qui me ferait longer la même route que cet homme qui me fustigeait de son nerf de bœuf ». Plus loin, il rappelle très opportunément que « la société ne songe qu'à sa sécurité et se fiche complètement des vies endommagées : elle regarde en avant, et dans le meilleur des cas, elle le fait pour éviter que ce genre de choses ne se reproduise ». Il réfute le pardon par paresse et docilité face à un sens du temps social et biologique, « naturel ». « C'est le droit et le privilège de l'homme qu'il ne doive pas se déclarer en accord avec tout

événement naturel [...] ». Il revient aussi sur le concept de « faute collective », qui ne devient utile qu'en tant que « vague énoncé statistique » : ceux qui, par exemple, ébauchaient un sourire de compassion à l'égard des victimes étaient trop peu nombreux pour empêcher que les crimes du régime soient perçus par elles « comme les actes collectifs d'un peuple tout entier ». Citons intégralement la conclusion de cette étude : « Nous, les victimes, devons « en finir » avec cette rancune, en finir au sens que ce mot avait dans le jargon du KZ ; c'est-à-dire à peu près faire mourir. Nous devons en finir bientôt et nous en finirons bientôt. Mais d'ici là nous implorons la patience envers ceux dont le repos est encore perturbé par la rancune ».

De la nécessité et de l'impossibilité d'être juif est un texte d'une immense acuité, où Jean Améry n'est plus Hanns Maier, et explique pourquoi il n'a jamais été Jochanaan. Il écrit comment la lecture du texte des lois de Nuremberg (1935) a donné une dimension nouvelle à sa conscience d'être juif : « [...] que j'étais désormais en proie à la mort. La mort. Bien : nous y sommes tous voués, à brève ou longue échéance. Mais le juif que j'étais devenu parce que la loi et la société en avaient décidé ainsi s'était d'un coup rapproché d'elle, déjà en plein milieu de la vie, et ses jours n'étaient plus qu'un délai de disgrâce révoquant à chaque seconde. *Et je ne crois pas que je projette abusivement Auschwitz et la solution finale dans l'année 1935 en entamant aujourd'hui cette réflexion* » [c'est moi qui souligne]. Aucun résumé ne remplacera jamais la lecture de ces pages, parmi les plus éclairantes qu'il m'ait été donné de lire récemment, avec celles d'Anne-Lise Stern*. Jean Améry écrit encore : « Sur mon avant-bras gauche, je porte le numéro d'Auschwitz ; il se lit plus vite que le Pentateuque ou le Talmud mais l'information qu'il livre est plus éloquente. Le lien qu'il trahit est aussi plus engageant

que tout autre formule fondamentale de l'existence juive. Quand je me dis, à moi et au monde, y compris à ces juifs religieux et de tendance nationaliste : je suis juif, je me réfère aux réalités et aux possibilités résumées dans le numéro d'Auschwitz que je porte sur l'avant-bras ».

Bien sûr, je ne peux conclure. Suspendre simplement l'écriture à ce point où je rappellerai que Jean Améry nous met en garde contre les mirages d'un temps naturel, et que sa remarque sur la vitesse de lecture du numéro d'Auschwitz par rapport aux textes, en ces temps d'accélération (relire Lothar Baier**) et de *numérisation* que nous vivons, reste lourde de sens et d'inquiétude.

Jean-Yves Feberey (Nice)

Par-delà le crime et le châtement, Essai pour surmonter l'insurmontable
Jean Améry, Actes Sud/Babel, 2005

**Le Savoir déporté*, Le Seuil, 2004

** *Pas le temps !*, Actes Sud, 2002

Paru dans Adrenaline n°38, Nice, juillet 2005

***Hitler et les neuf muses*, Alfred H. Barr, L'Echoppe, Paris, 2005**

Alfred H. Barr était dans les années trente directeur du Museum of Modern Art de New-York, ce qui était assurément une charge très importante. Mais il restait aussi un témoin vigilant de ce qui se passait en Europe, et particulièrement en Allemagne, où il séjourna à plusieurs reprises. En 1933, il est à Stuttgart et voit comment les nazis s'occupent de la culture. Comme le rappelle son traducteur, Patrice Cotensin, ses textes n'ont encore jamais paru intégralement sous leur titre actuel, voulu par l'auteur, et surtout, ils ont rencontré avant la guerre beaucoup d'indifférence aux Etats-Unis, où « tout un pan de l'intelligentsia nord-américaine [...] ne

regardait pas sans sympathie le national-socialisme ».

« Plus vives sont les caractéristiques nationales d'un film, plus grandes sont ses capacités à conquérir le monde » : c'est ainsi que s'exprimait le Dr Goebbels, ministre de la Propagande et de l'Information de Hitler. C'est Goebbels qui avait mené dès 1930 une campagne contre le film américain tiré du roman de Remarque, *A l'Ouest, rien de nouveau*. Seuls les comédies musicales sur la guerre et les films qui la glorifient ont droit de cité dans l'Allemagne nazie. Si Goebbels apprécie *Le Cuirassé Potemkine* d'Eisenstein, c'est en raison de ses qualités cinématographiques, mais surtout à cause de sa puissance de propagande. Il s'intéresse bien sûr aussi à l'utilisation du cinéma par les Fascistes italiens. Barr conclut son article en évoquant une chronique faite d'actualités, *Blutendes Deutschland* (L'Allemagne qui saigne), dû à Johannes Häussler (1932).

Dans un autre article, il relate un meeting d'avril 1933, organisé par le *Kampfbund für deutsche Kultur* (Ligue de combat pour la culture allemande), où est exalté un art et une culture allemands, libérés de toute influence étrangère : philosophie, musique, architecture et arts plastiques ne doivent provenir que des profondeurs de l'esprit, « avec une responsabilité consciente envers la culture allemande ». Il explique aussi comment les peintures d'Oskar Schlemmer, traitées de « cochonneries pas même terminées » par un critique nazi, sont reléguées dans une arrière-salle de musée fermée à clé. « En d'autres termes ces peintures étaient aussi bien traitées que les personnes qui, frappées d'anathème politique ou racial par le nouveau régime, ont été placées en *Schutzhaft* (protégées par emprisonnement) », poursuit Barr. Peu après, début mai, les peintres et les sculpteurs de Stuttgart étaient invités à une réception en l'honneur du nouveau *Kulturminister*, où leur présence était obligatoire, précisait le carton d'invitation. A l'heure dite, les artistes durent gravir un

escalier où se tenaient de chaque côté « des troupes en chemise brune du *Sturmabteilung* national-socialiste, fusil à la main ». En architecture, Barr explique comment le *Kampfbund* a éreinté une église évangélique construite dans le prolongement de l'expérience du Weissenhof (quartier de maisons ultramodernes bâti à partir de 1927) : offense à la piété allemande, trahison des racines spirituelles du christianisme et de la société, accomplissement d'un crime... Il ne saurait en outre y avoir de bon toit allemand que bien pentu, le toit plat étant qualifié de « non-allemand », « bolchévique » ou « internationaliste ». La messe est dite...

Jean-Yves Feberey (Nice)

Paru dans Adrenaline n°38, Nice, juillet 2005

Table des matières

Editorial	page 1
Hommage à Théophile Kammerer	page 2
Le blog d'Ivan Szegö (extraits)	pages 3 à 9
GO pour un colloque réussi	page 10
L'Aide Médicale d'Etat	page 11
Plume aux anges, Poésie, Nouvelles des Alpes-Maritimes	pages 12 à 13
Notes de lecture	pages 14 à 18

« Il Volantino Europeo »

Bulletin internautique trimestriel de l'Association *Piotr-Tchaadaev*, 9, rue du Parc-de-Clagny, 78000 Versailles.

Président : Alexandre Nepomiachty

N° FMC Piotr-Tchaadaev

11 78 0511778

Toute correspondance ou article est à adresser à J.Y. Feberey, Secrétaire de Rédaction provisoire, 18B, rue Catherine-

Ségurane 06300 Nice, ou à

jean-yves.feberey@wanadoo.fr

ou encore à

piotr-tchaadaev@wanadoo.fr

© Il Volantino Europeo,

Août 2005

[Prochaine parution : 15 octobre 2005](#)